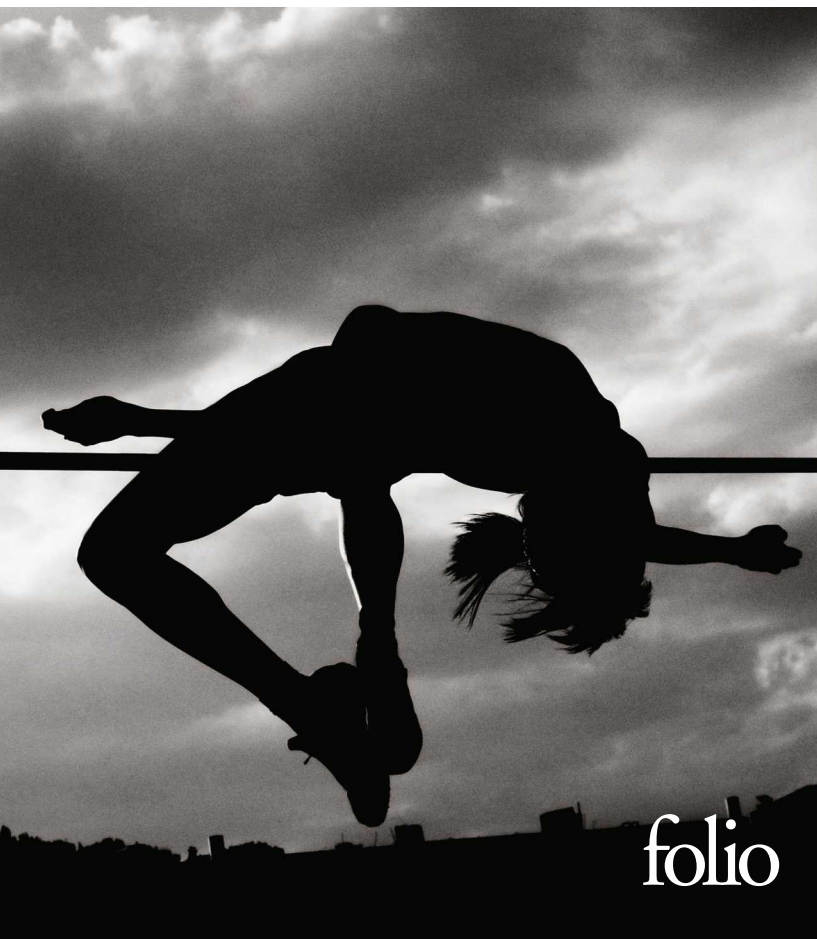


Jean Hatzfeld

Deux mètres dix



folio

COLLECTION FOLIO

Jean Hatzfeld

Deux mètres dix

Gallimard

© *Jean Hatzfeld*, 2018, tous droits réservés.
© *Éditions Gallimard*, 2018, pour la langue française.

Couverture : Photo © Paolo Pellegrin / Magnum Photos (détail).

Jean Hatzfeld est écrivain et journaliste. Plusieurs de ses romans et récits lui ont été inspirés par son expérience de correspondant de guerre. Il a reçu plusieurs prix littéraires. Son dernier livre, *Deux mètres dix*, a paru en Folio en 2020.

UN MOBILE HOME

Depuis un moment les merles ne chantaient plus, ils babillaient à peine et Sue le percevait. La chaleur dans le mobile home confirmait une matinée bien avancée. Le drap dont elle avait recouvert sa tête ne pouvait plus duper son esprit embrumé. Elle finit par céder à une fatalité qu'elle savait impitoyable et ne repoussa pas davantage l'attaque de la migraine que provoquerait son premier geste.

Sue se redressa d'un coup pour s'asseoir au bord du lit. Remarquant l'absence de culotte, elle fit la moue, tâtonna du bout des doigts entre ses jambes afin de vérifier si en plus elle n'avait pas couché. Elle tendit ses longues jambes bronzées, s'amusa à faire saillir ses muscles en rapides contractions. Sans fierté, seulement ravie, elle les contempla une nouvelle fois. Mes îlots de beauté qui résisteront à tout, pensa-t-elle. Du bout du pied, elle ramena une jupe et un tee-shirt qui traînaient par terre.

Les merles savouraient les derniers recoins

d'ombre dans les branches des séquoias, avant qu'elle ne soit absorbée par le soleil qui frappait d'en haut. Ils s'avancèrent sur une branche, les mâles en plastron noir, les dames en chemisier roux, foulard blanc, et saluèrent d'un trille flûté. Merci, merci, les amis. Éblouie par la lumière, les mains serrant une tasse de café, Sue se posa en haut du marchepied et observa dans l'herbe les bouteilles et les mégots éparpillés. Encore une lame de fond d'ivresse qui l'avait échouée en vrac, sans nausée. Ça la paniqua presque. Elle fut tentée de se glisser deux doigts dans la gorge. Elle eût souhaité vomir son dégoût contre un arbre, même sous le regard des passants, comme ça lui était déjà arrivé, ou hoqueter sa bile, vider la saleté au bord de sa cuvette, pleurnicher de fureur.

Au loin, en bordure d'une prairie, une file de silhouettes se dirigeait vers l'entrée de l'Old Coyote Park. Un chien vint par-derrière fou-railler de son museau les mains de Sue jusqu'à les ouvrir.

— *Hi, young fellow !*

Il tenta en trois bonds de l'entraîner vers les arbres, mais comprit que ce n'était pas le jour, revint la dévisager, s'abstint de frétiller de la queue ou de pencher sa tête avec de grands yeux affectueux et toutes sortes de minauderies qui ne marchaient pas avec elle. Elle lui souffla sur la truffe. Sue aimait sa gaieté, lui aimait la gentillesse de Sue, sa gaieté aussi et ses sautes d'hu-

meur. C'était le chien du mobile home d'à côté, dont le maître passait ses jours et ses nuits à démonter des carburateurs dans une casse de Sunny Slope.

Deux coups de klaxon, la voiture du facteur arriva, qui lui tendit une lettre :

— Hello, Sue, si jolie. Tiens.

Sue fit tourner l'enveloppe verte dans ses doigts :

— Regarde ces caractères, ces timbres, on dirait des russes.

— Tes fans se cachent jusqu'au bout du monde, et fidèles ! À plus, Sue.

Le papier rugueux intriguait Sue qui retrouva sa marche d'escalier, fit tourner une nouvelle fois le pli avant de l'ouvrir.

Écrite au stylo à plume, la lettre débutait ainsi :

« Chère Susan,

Je m'appelle Tatyana Alymkul, mais tu m'as connue sous mon nom russe, Tatyana Izvitkaya. Peut-être te souviens-tu, nous nous sommes rencontrées à Helsinki en 1982. Un journaliste français est venu la semaine dernière pour me poser un tas de questions. Il voulait tout savoir sur cette époque. C'est lui qui m'a rappelé ce concours d'Helsinki. Il y avait assisté, et m'a demandé une foule insensée de détails, il s'imaginait que j'y pensais chaque matin. J'espère que tu n'en gardes pas un mauvais souvenir et que cette lettre ne réveille pas des sentiments désagréables. Nous avons donc parlé de la der-

nière barre, de l'orage et de toi, beaucoup de toi, bien sûr. Ce journaliste m'a parlé des soucis et des difficultés que tu affrontes depuis quelques années. J'ai abandonné le monde de l'athlétisme depuis longtemps, je suis retournée chez moi, au Kirghizistan. C'est un petit pays inconnu. Je vis dans une maison en bois peinte en bleu. Dans la rue, d'autres maisons sont rouges ou vertes. Elle se trouve dans un village en montagne. Il fait très froid l'hiver, le blanc s'accorde au paysage. L'été, les journées sont chaudes, et en cette saison les arbres se parent de belles couleurs. Une rivière coule dans le village. Nous aimons cette rivière. Il y a un lac plus haut, on s'y baigne en été. Partout autour, des dizaines de milliers de chevaux et de moutons. Les chevaux sont de bonne compagnie en période chahutée, nos moutons aussi, crois-moi. La montagne te voudrait du bien. Une chambre t'attend. Elle est meublée de tapis de chez nous et de jolies étoffes. Elle donne sur un jardin. Il est en fouillis car je jardine mal. Les fleurs se disputent tant elles s'y plaisent. Ça me ferait plaisir que tu viennes, le temps que tu veux. On se promènera, on parlera seulement de ce que tu veux... »

Sue ne la relut pas, elle s'attarda à regarder les arbres. Tatyana Izvitkaya, cette fille qui souriait avant de sauter ! Comment ne pas s'en souvenir ! Avoir envie de sourire face à la barre, à l'instant de prendre l'élan, dans un championnat du monde ! On n'a jamais vu ça. Personne ayant disputé un titre à ce niveau dans un stade

comble ne peut le croire. Pas un sourire accidentel, une fois, comme une réaction nerveuse, ou euphorique, ou sous le coup d'une pensée fortuite, non. Elle souriait avant chaque essai, à n'importe quelle hauteur, un vrai sourire heureux ou amusé, en tout cas rayonnant, étrangement rayonnant. Ce souvenir ranima chez Sue une émotion curieusement identique à celle ressentie à l'époque, ni agréable ni l'inverse, seulement troublante. Il n'y avait pas d'autre mot. Elle remonta sans peine au jour où elle avait découvert cette Tatyana à la télévision, vingt-cinq ans plus tôt, huit heures du matin, ici à Phoenix.

L'année universitaire se termine en douceur sur le campus de l'Arizona State University où les fleurs des cactus jaunissent les pelouses. Dans sa chambre de la résidence, l'œil sans cesse sur la pendule, de plus en plus excitée, Sue prépare un petit déjeuner de café et de donuts en attendant la retransmission du concours de saut en hauteur des championnats du monde d'Ankara.

Le saut, ce printemps-là, occupe toutes ses pensées, et les enchante littéralement, ces derniers jours, car le week-end précédent elle a remporté les championnats universitaires américains. Elle a franchi 1,93 mètre, nouveau record américain. À dix-huit ans. Plus que ce titre, une vie nouvelle, d'autres stades, très loin. À quelques jours près, elle gagnait son billet pour Ankara, en Turquie, mais qu'importe, elle sera des pro-

chains. D'ici là, elle aura progressé de trois ou quatre centimètres, peut-être cinq, donc pas loin du record du monde, lui prédit son coach, si elle accepte de reprendre à zéro la synchronisation de sa rotation dorsale. Elle va accepter. Elle n'a aucune raison de penser à une occasion manquée. Pas le moindre doute que ces filles qui vont sauter d'une minute à l'autre seront désormais ses rivales. Elle va les épier de près, faire preuve de ruse. Elle jubile de cette perspective nouvelle, les étudier, s'inspirer de quelques trucs. On frappe à la porte. Des copines de l'équipe d'athlétisme entrent dans la chambre au moment du générique, elles s'accroupissent par terre, boîte de donuts à portée de main. Le stade apparaît.

Des officiels en blazer grenat s'avancent vers le sautoir pour vérifier la hauteur, 1,96 mètre. Sous un soleil partagé, trois femmes demeurent dans le concours, pour leur troisième et dernier essai. L'Allemande Isolda Kreuzer se lève et s'ébroue, s'immobilise face au sautoir, ses joues se gonflent d'air quatre cinq secondes, plus que d'habitude, remarque une fille. Elle inverse sa course tôt, tourne son dos un tout petit peu loin et, bien que la détente redoutable qu'on lui connaît la lance très haut dans les airs, elle atterrit sur la barre. L'Italienne Maria Magnani psalmodie, mains sur le visage, quand elle se lève. Elle s'élance, son dos fluide bascule au-dessus, le bassin passe, les jambes s'élèvent en fouetté, mais un talon effleure la barre qui vibre une interminable seconde avant de tomber.

Il reste en lice cette Soviétique d'allure insolite, Tatyana Izvitkaya, qui paraît presque petite. On la voit croquer un morceau de quelque chose démailloté d'un bout de tissu. Elle retire son survêtement qu'elle plie sur le banc. Elle regarde la barre, sourit.

— Tu parles d'une Russe ! Elle est bizarre, non ? s'étonne l'une des filles. On dirait une Japonaise...

— Elle est trop mimi, vise sa coupe, s'exclame une autre.

Des cheveux noirs et lisses embrassent en ovale un visage asiatique aux traits fins, une expression sans gravité. Sa taille très ordinaire ne manque pas en effet de surprendre aux côtés de ses grandes bringues de rivales. Elle se déplace de deux pas vers le centre du sautoir, prélude d'une originale trajectoire d'élan. Ses yeux fixent la barre, ses lèvres se détendent encore en un beau sourire serein sans que l'on puisse deviner s'il reflète une joie naïve à sauter ou une malice à défier.

Sue a l'intuition d'une attitude plus bizarre, n'en dit rien. Souvent, elle y repensera, mais n'en parlera pas, car elle devine sans le moindre doute derrière ce sourire une idée du saut plus touchante.

Tatyana ne fléchit pas les jambes pour s'immobiliser, elle se contente de poser la pointe de son pied d'appel un pas en arrière, de caresser le sol à plusieurs reprises, avant de démarrer précipitamment. Aucune des filles de la chambre,

stupéfaites, n'a le temps d'exprimer la certitude commune que la Soviétique ne peut que rater un virage aussi incurvé en accélérant si brusquement. Déjà elle présente son dos au sautoir d'un mouvement vrillé, sa vitesse d'élan la propulse à la verticale, sans effort de détente, comme si elle fusait. Aucun geste parasite vers l'avant, a le temps d'enregistrer Sue, bouche bée. La tête survole grâce à un beau galbe de la nuque, les épaules suivent impeccables, à plat, et le dos se cambre sans à-coup, puis les fesses ; les jambes semblent glisser sur la barre ; son corps s'est enroulé autour de celle-ci en un mouvement limpide ; les bras flottent, insouciant, n'amortissant pas la chute, la sauteuse roule mollement sur le matelas, puis se fige pour laisser au spectateur le temps de prendre conscience de la grâce de ce saut hétérodoxe.

— Une acrobate, je n'y crois pas ! crie une fille.

— Elle est trop facile... T'en dis quoi, Sue ?

— Comme toi : on dirait qu'elle voltige presque. Ça ne va pas être du gâteau, d'aller la chercher si haut.

Il faisait chaud, le soleil commençait à taper, les merles s'étaient retirés Dieu sait où. Sue jeta son café dans l'herbe. Elle ne parvenait pas à évacuer la confusion éprouvée après ce saut, plus exactement sa difficulté à trouver comment réagir à l'époque. Elle eut la flemme de fouiller plus loin dans sa mémoire alcoolisée.

Un bruit de moteur l’alerta, elle jeta la lettre sur la table.

— Salut, Earl, j’arrive.

Elle rejoignit en quelques foulées la camionnette, qui démarra en direction du parc. Dans le vestiaire des jardiniers, elle revêtit le sweat-shirt du personnel. Elle se frotta le visage à deux mains devant la glace, sans grand succès, donna un coup de brosse à ses cheveux emmêlés. Earl l’arrêta quand elle s’apprêtait à saisir des outils de jardinage.

— Laisse tomber les plates-bandes, Sue. Elles sont moins impatientes que tes ouailles. File.

Sur l’herbe près de la porte, une vingtaine de personnes en tenues fluo meublèrent le retard de Sue par des étirements musculaires qu’elles scandaient d’une seule voix, aspirant à se contorsionner et à s’épuiser au plus tôt.

— Hello, Sue, contents de te voir. Quel est le programme ?

— On trotte, on expire à fond, les bras relâchés le long du corps. Aucune accélération avant de sentir le tee-shirt bien mouillé. Aujourd’hui, aviron sur le petit lac, et on finit par un tournoi de frisbee, okay ?

Sue les regarda jusqu’à leur disparition derrière un bosquet. Sa main se referma sur le côté gauche de son ventre. « Oh non ! » Elle le malaxa comme pour réduire en bouillie un mal qu’elle savait maintenant en embuscade, avec comme chaque fois l’impression d’un compte à rebours, elle pinça vite en divers endroits des

élancements qui lui étaient familiers pour tenter de les écraser avant qu'ils ne deviennent aigus, qu'ils n'imposent leur rythme lancinant. En vain, elle devrait faire avec. La perspective d'une journée tranquille entrevue dans la voiture d'Earl se dissipa. À l'acuité des décharges, elle savait qu'elles allaient l'assaillir jusqu'au soir, la nuit et peut-être le jour d'après. Hors des regards, sa bouche exagéra des grimaces pour amortir ces élancements, plus exactement pour en avoir l'illusion. Elle fut tentée de rentrer chez elle pour avaler des pilules, vider une bouteille, s'abrutir et se blottir, redoutant les efforts à fournir pour simuler une humeur tonique face à son groupe. L'idée de son mobile home torride l'en dissuada.

— Ça va, Sue ?

Sue se retourna et sourit à Earl.

— Certaine ? Je passe te prendre ? Cinq heures au carillon ?

C'est dans ce parc, un matin à l'aube, qu'Earl l'avait découverte alors qu'il traitait les arbres avant l'arrivée de la foule. Elle gisait inerte sous un taillis. La grande taille de ce corps féminin d'abord l'étonna. Puis le survêtement tricolore l'intrigua ; de plus près, il reconnut l'écusson des équipes américaines. Un pied avait perdu sa chaussure, aucun sac ne traînait alentour. Elle se tenait recroquevillée sur le côté, ses longs cheveux emmêlés recouvraient son visage, l'immobilité laissait penser à un sommeil profond. Lorsqu'il lui tapota l'épaule, elle tourna vers lui

des yeux grands ouverts, un visage boursoufflé par l'alcool, marqué de taches violacées, probablement des coups, s'inquiéta Earl.

Sans poser de question, il s'en alla chercher une trousse à pharmacie ; à l'aide d'une serviette humide, il la débarbouilla des traces de vomi qui s'étaient glissées dans son cou et humidifia son visage. Elle se laissa faire, confiante ou indifférente. Il remarqua sa main agrippée à son ventre, s'étonna de la force de sa contraction, mais il ne demanda rien et continua d'apaiser ses hématomes avec de l'eau fraîche. Soudain, une intuition. Ça ne peut pas être elle ! Elle l'entendit, il fallut qu'elle bredouille son nom pour qu'il admette qu'elle était Sue Baxter, il n'y a encore pas si longtemps le visage le plus célèbre de la ville.

Plus tard, il repensa souvent à ce moment, lui penché sur ce visage emblématique, à imaginer une histoire de déchéance, d'engrenage fatal, si souvent racontée et pourtant à mille lieues de la réalité. Il appela à la rescousse des jardiniers dispersés entre les massifs du parc. Ils rappliquèrent et, taisant leur inquiétude devant son état comateux, la transportèrent au poste d'infirmierie. Elle ne se plaignait pas, ne rouspétait pas ; par moments elle haussait les épaules ; docile, elle se contentait de se laisser dorloter et de marmonner des bribes de réponses incompréhensibles à leurs discrètes questions.

Deux heures plus tard, ses parents sortirent

d'une voiture, suivis de Sam, son coach de toujours.

— On va te peinturlurer des signes apaches pour cacher ces mauvaises marques, dit-il pour lui arracher un sourire, en même temps qu'il auscultait son corps de ses mains précautionneuses.

La mère nettoya son pied nu des brindilles et de la mousse prises entre les orteils et ôta la deuxième chaussure. Tous se montrèrent enjoués, parlant de cette voix anodine qu'on emprunte dans les chambres d'hôpital. On dit que son père, ce jour-là, raconta pour la première fois son propre accident lors de la bataille de Hué, sans doute tentait-il de tisser une complicité avec sa fille pour la rassurer, en tout cas lui suggérer qu'elle aussi sortirait du tunnel.

Les mains crispées de Sue sur son ventre n'échappaient à personne. Mais on ne jugea pas opportun de tenter de leur faire lâcher prise. Peu après débarqua son ancien agent, accompagné de Stan Singer, un reporter vedette de l'*Arizona Republic*, qui débutait au service des sports au moment où Sue faisait son apparition dans l'équipe d'athlétisme et qui la suivrait jusqu'au bout. Tout le monde l'appréciait, il n'eut pas à promettre de se montrer discret.

DOS À LA BARRE

Adolescente, ravie de l'être, Sue s'adonnait au rituel du petit déjeuner, un genou en appui sur sa chaise pour atteindre tout ce qu'offrait la table de la cuisine. Mains agiles, elle attrapait la carafe de lait, emplissait un bol de corn flakes, qu'elle garnissait de fruits secs, empilait des pancakes nappés de confiture et de glace à la vanille, avant de s'empiffrer, sans égard pour le chien qui espérait à ses pieds. Sa mère ne se lassait pas de la scène, éberluée des calories brûlées en une journée par l'organisme de sa fille, et d'avoir mis au monde un être habité de forces qui lui semblaient étrangères.

On ne pouvait l'étiqueter garçon manqué à cause de ses longs cheveux dégringolant en boucles blondes. Il n'empêche qu'on l'avait toujours vue mêlée à des garçons, à courir derrière une balle dans le parc situé derrière les maisons. Toujours partante pour un match, elle maniait avec culot la batte de baseball, lançait d'une main ferme le ballon de football ou dribblait des

deux pieds au soccer, ambidextrie très convoitée par ses camarades de jeu. Son père, qui lui laissait la bride sur le cou, se refusant à la stimuler, se tenait assidu derrière la ligne de touche et trépignait de fierté ; plus loin, sa mère se rassurait en se disant que cette débauche physique ralentissait sa croissance.

Les Baxter habitaient une maison en bois, sosie de toutes les maisons de la rue, sinon que la leur était blanche. Les jours caniculaires, de hauts arbres étendaient dans le jardin un ombrage protecteur sur la niche du chien qui passait ses journées avec ses potes du quartier, ainsi que sur l'abri du barbecue et le garage à vélos. Un totem apache, un panneau de basket, lui aussi bariolé de figures animalières, et un cactus dressant ses deux longs bras au-dessus de sa tête faisaient bande à part.

Un drapeau américain flottait au-dessus de la porte d'entrée, plus large que les autres du quartier. Un jour – Sue s'en souvenait, quoique encore enfant à l'époque –, son père sortit de la voiture un long bâton et un drapeau neuf. Sur le tissu, on pouvait lire en lettres noires *Hué*. Il prit ses outils ; la famille et les voisins s'avancèrent pour l'observer en silence fixer la hampe sans que personne n'ose poser la question que tout le monde avait sur les lèvres. Il demeura un moment à regarder la brise apprivoiser l'étoffe. On n'en parla jamais.

À l'époque, la guerre du Viêt Nam imposait ses GI's à tous les journaux télévisés, leurs

visages barbouillés de boue et de cendres, leurs yeux hallucinés, avec pour bande-son le vrombissement continu des hélicoptères. Ce printemps 1969, toute la rue suivit les reportages sur la bataille de Hué, sans toutefois rien savoir du rôle qu'y avait joué le père de Sue, ce qu'il y faisait. Il revint sans prévenir. Un dimanche, il sortit d'un taxi vêtu d'un uniforme de cérémonie, casquette plate et blanche, comme on en voit au cimetière ou lors des parades, le visage mangé par une barbe broussailleuse, s'aidant d'une canne à cause d'une blessure à la jambe. De cela non plus on ne disait rien ; et lorsque des copains l'interrogeaient, Sue haussait les épaules en signe d'ignorance. Quant à la barbe, il la rasa un matin que la météo annonçait chaud.

Le petit déjeuner englouti, Sue endossait son cartable, embrassait sa mère et sautait sur son vélo. Son amie Maggie l'attendait au bout de la rue devant sa maison peinte en rose. Sur la route de la middle school, tout au long des interminables pavillons de Gilbert, un quartier de l'ouest de Phoenix, elles pédalaient et causaient, parfois chantaient ou improvisaient des sprints jusqu'à l'asphyxie. Le soleil rayonnait sur cette gaieté.

L'équipe de basket de la high school s'appelait les Blue Cheetahs, personne ne sait trop pourquoi puisque de panthère, on n'en a jamais aperçu dans les déserts de la région. Toujours est-il que les filles portaient des maillots bleus

floqués d'une tête de fauve, crocs retroussés, qui les galvanisait. L'inévitable se produisit pour Sue au premier trimestre de son admission. Quelques parties de ballon avec des copines entre deux cours suffirent aux coachs de l'équipe pour repérer son gabarit, sa vivacité, et pour la happer. Elle imposa sa détente sous les panneaux ; son jeu orienté vers l'avant lui attira la sympathie de ses équipières. Les coachs la cajolèrent tant elle bougeait vite, douée d'une agilité sur ses appuis anormale pour une telle taille. Pas tant de bruit, répétait-elle parfois en riant dans le vacarme du jeu. Elle ne se laissait pas griser, elle n'aurait pas su décrire son plaisir d'être là, peut-être simplement se régaler de répondre à une telle demande de son entourage. Surprise, Maggie la vit remettre à plus tard leurs résolutions adolescentes. Tout ce que Sue attendait du monde pouvait attendre.

Un homme ne ratait aucun match, assis à la même place, une cravate de l'université dénouée sur une chemise à manches courtes. Indifférent à l'engouement de la salle, comme impassible au match, le regard rivé sur Sue partout sur le terrain. Parfois, il sortait un carnet de sa poche qu'il rangeait sans écrire un mot. C'était Sam Ulmer, le coach de l'équipe d'athlétisme. Obnubilé par la coordination de gestes de Sue, il finissait en nage.

Étudiant, Sam Ulmer se destinait à la recherche biomécanique. Un laboratoire de Yale l'engagea alors qu'il terminait un PhD novateur. Il entama

Jean Hatzfeld

Deux mètres dix

« Troisième tentative, Tatyana se reprend. Elle sort à une vitesse folle de sa courbe d'élan, mais au lieu de taper le sol du talon pour générer l'impulsion, elle l'effleure de la pointe, elle se laisse emporter dans les airs. Sa main et son bras s'élèvent en arabesque, le dos se cambre en un demi-cercle d'une élégance merveilleuse. Complices, les jambes virevoltent. Elle chute à la verticale sur la nuque, souple, termine en galipette plus qu'en roulade. Elle entend les clameurs avant d'ouvrir les yeux. »

En pleine guerre froide, quatre athlètes s'entraînent pour les Jeux olympiques. Les rivalités entre les Américains, Sue et Randy, et les Soviétiques, Tatyana et Chabdan, sont teintées d'admiration et d'incompréhension réciproques. Des années plus tard, ils se retrouvent et lèvent le voile sur cette époque aussi sombre que lumineuse, qui cabossa ses héros.

« Un roman époustouflant. »
Philippe Collin, *France Inter*



Deux mètres dix
Jean Hatzfeld

Cette édition électronique du livre
Deux mètres dix de Jean Hatzfeld
a été réalisée le 10 janvier 2020 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072873607 - Numéro d'édition : 360400).
Code Sodis : U30145 - ISBN : 9782072873638.
Numéro d'édition : 360403.